MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM

GUIDE DE LA VILLE ANCIENNE ET MODERNE

ET DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN

PAR

E. BRECCIA

BERGAMO
ISTITUTO ITALIANO D'ARTI GRAFICHE
1914

ECOLE FRANÇAISE
BIBLIOTHÈQUE
D'ATHÈNES

hambre funéraire est petite, basse et occupée, en grande par-
e, par un sarcophage en granit où repose une famille toute
ntière.

Le tombeau D mérite une attention spéciale si l'on veut com-
rendre la transformation qu'on lui a fait subir quelques siècles
près sa construction primitive. La tombe la plus ancienne était
rmée d'une chambre rectangulaire dont les parois étaient dé-
rées dans le style à incrustations (orthostate à dalles d'albâtre,
blocs rectangulaires disposés en assises égales). La déco-
tion de la voûte imite des caissons sculptés avant la forme
octogones et reliés entre eux par de petits carrés. Sur cette
mbe, sans doute d'époque hellénistique, on a greffé à l'époque ro-
aine une construction nouvelle en briques crues avec trois sarco-
nages. Cette construction ne cache pas complètement l'ancienne
écoration, qui est encore assez bien conservée dans la chambre
néraire primitive (entrer par le passage à droite du sarcophage
u milieu).

BIBLIOGRAPHIE. — Botti, *Description sommaire de la nécropole d'An-*
uchy, in Bull. Soc. Arch. d'Alex., n. 4, p. 10-30; Breccia, *Sketch of*
ncient War-Ship on Hall of Tomb near Anfushi, Alexandri-
sche Diptnti, Erster Teil, Leipzig, Hirschfeld, 1903; Assmann, *Die Schiffs-*
lder von Althiburus und Alexandria, in Jahrbuch d. k. Deutsch. Instituts, XXI,
g. 107-115.

ENVIRONS D'ALEXANDRIE

TAPOSIRIS MAGNA — KARM ABOU MINA.

Parmi les excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire en Egypte, on doit compter celle du « Mariout » jusqu'à Taposiris Magna (Abousir) et aux sanctuaires d'Abou Mina. La meilleure époque est celle qui va de janvier aux derniers jours de mars, alors que la flore du désert est dans son plein épanouissement. L'excursion demande une journée si l'on veut borner la visite soit à Taposiris Magna, soit à Karm Abou Mina; elle exige deux jours si l'on veut visiter les deux endroits.

Le train passe au milieu de nombreuses collines plates surmontées de fours à chaux; et, après Cherkhana, il parcourt une étroite et longue digue qui sépare les salines de Dekhela du lac Mariout. La première gare après la digue est celle d'Abd-el-Kader, petit village dans une position pittoresque au pied d'une colline, dont la hauteur est occupée par un cimetière. Le village d'Amrieh, qui vient après, est le lieu de résidence du mamour du district. Chaque semaine on y tient un marché très fréquenté.

Les alentours d'Amrieh sont bien cultivés; on y voit des jardins, des vignobles et des palmeraies: c'est le résultat des efforts et des essais que le Khédive actuel, S. A. Abbas Hilmi, a faits pour donner au Mariout une nouvelle prospérité. La gare suivante est appelée Second Mariout; vient ensuite celle d'Hawarieh. Quelque temps avant d'arriver à Bâhig, on aperçoit la tour d'Abousir. Km. 40 Bâhig.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, il y avait dans la région maréotique un lac qui avait disparu au moyen âge et qui s'est rempli à nouveau en 1801, lorsque les Anglais, pour isoler Alexandrie, coupèrent les dunes près d'Aboukir. Le lac était réuni par un canal à la branche canopique du Nil et commu-

niquait avec Alexandrie par un autre canal, qui allait se déverser dans l'Eunostos. Au milieu du lac, il y avait, à l'époque gréco-romaine, huit îlots qui étaient très fertiles et habités, dans la bonne saison, par de riches propriétaires qui avaient bâti de jolies maisons de campagne et des fermes. Tout le rivage entourant le lac était aussi d'une remarquable fertilité (1) et couvert de vignobles dont le vin eut l'honneur d'être mentionné ou célébré par Virgile, par Horace, par Lucain, par Strabon, par Columelle, par Athénée.

Aujourd'hui même, on trouve encore des traces évidentes de cette culture, mais elles étaient plus nombreuses à l'époque de Mahmoud El-Falaki (*Antique Alexandrie*, 1872, pag. 93).

« Les champs innombrables qu'on y voit encore aujourd'hui, dit cet auteur, portent le nom de *Karm* qui veut dire vignoble. L'infinité de villes ou villages dont on distingue encore les ruines, les usines à vin et les pressoirs que nous y avons découverts par les fouilles, les citernes, sakieh, et puits dont le sol est jonché, tout enfin prouve la prospérité passée du pays, l'abondance de ses produits en vins et huiles, et atteste la véracité des récits des anciens écrivains concernant la beauté de ce pays vignoble et la richesse de sa nombreuse population ».

Naturellement il ne faut pas s'exagérer cette prospérité et cette richesse. Elles sont assez grandes, si on les considère en rapport avec les conditions économiques et démographiques de l'antiquité. Il paraît certain que même dans l'antiquité la seule culture possible dans le Mariout était la culture extensive, et que les arbres y étaient rares.

De nos jours, la région n'est peuplée que par des Bédouins qui habitent de pauvres villages ou vivent sous des tentes, et qui exercent surtout le métier de pasteurs. Le produit le plus important est l'orge.

A l'époque chrétienne, le Mariout n'était pas trop déchu de sa prospérité et il est notoire qu'il fut un des centres les plus florissants du christianisme. La tradition nous dit qu'il y avait, à cette époque, plus de 600 couvents dans la contrée. Depuis le sixième siècle, la région s'appauvrit toujours davantage. Toutefois, même au XV^me^ siècle de l'ère chrétienne, un historien arabe citait le Mariout comme une région peuplée et fertile.

La capitale du Mariout, à l'époque gréco-romaine, était Marea, située sur une péninsule qui s'avançait vers le côté sud du lac. Je crois avoir identifié l'emplacement de cette ville, et je compte pouvoir en explorer prochainement les ruines. Taposiris Magna

(1) Voir WEEDON, *Report on Mariout District* dans *The Cairo Scientific Journal*, n. 72-73, vol. VI, September and October 1912, et Bibliographie, *ibidem*.

tenait probablement la deuxième place en importance et en richesse.

Taposiris Magna. — La grande construction quadrangulaire, dont les gros murs se dressent encore sur le haut de la colline, est connue des Bédouins sous le nom de Kasr-el-Bardauil, et elle est considérée comme le palais d'Abou Zeit le conquérant de la Berbérie. Elle n'est autre chose que le temple d'Osiris, celui même qui donnait son nom à la ville (fig. 32).

En effet le nom *Abousir* nous indique que le lieu était probablement consacré à Osiris. Taposiris était le centre d'où le préfet d'Egypte faisait le recensement du nome libyque. Son marché était tellement fréquenté que l'empereur Justinien (527 ap. J.-Ch.) y fit bâtir un palais municipal et des bains publics. A peine arrive-t-on sur les collines qui sont au nord du village de Bâhig, qu'on aperçoit, au loin devant soi, un peu à gauche, la tour des signaux (tour des Arabes) et les ruines du grand temple. Le nom moderne de la localité, Abousir, est par lui-même une indication que ces ruines sont bien celles de l'ancienne Taposiris. Les premiers savants qui ont eu l'occasion de s'en occuper au XVIII^me^ siècle et au commencement du XIX^me^ (D'Anville, Champollion, etc.) ne s'étaient pas trompés à ce sujet. D'ailleurs une inscription que j'ai découverte pendant les fouilles pratiquées dans

Fig. 32.

les ruines, nous fournit un document positif, montrant qu'il s'agit bien de Taposiris. C'est une base de statuette votive, en granit noir, dédiée par les prêtres de *Taposiris*: *Χάρ[η]ν Χάρητος | εὐσεβῆ οἱ ἀπὸ | Ταποσείρεως | ἱερεῖς*. Pendant les fouilles nous avons trouvé des vestiges assez fréquents remontant à l'époque ptolémaïque, mais presque aucune trace de la civilisation pharaonique. Par conséquent on peut accepter comme vraie l'opinion émise par les voyageurs du XIX^{me} siècle, que l'ensemble de la ville doit remonter au plus tôt au premier siècle de la dynastie des Ptolémées [1] (300-200 av. J.-Ch.).

Dès qu'on descend dans la plaine, la marche devient très facile. Les ruines de l'ancienne ville couvrent la pente sud de la colline, sur laquelle est bâti le temple, jusqu'à la digue limitant de ce côté le lac qui par ailleurs s'étendait un peu au-delà de Taposiris. Le temple, qui mesure 86 m. de longueur et 86 m. de largeur, est de style égyptien et ne comprend plus que les parois extérieures; celles-ci bâties en blocs de calcaire, mesurant en longueur entre 1 m. et 1 m. 10 cm., et en hauteur entre 0 m. 50 cm. et 0 m. 60 cm., sont soigneusement travaillées. Plusieurs de ces blocs portent gravées des marques anciennes.

L'espace compris dans cette vaste enceinte produit l'impression d'un grand vide, les fouilles n'ayant mis à jour que les parties inférieures de murs appartenant à une série de chambres qui étaient adossées à la paroi méridionale, ainsi que les vestiges d'une petite église chrétienne dont l'abside était appuyée aux pylônes.

La paroi orientale du temple est formée de deux pylônes au milieu desquels s'ouvre l'entrée principale. A l'intérieur des deux massifs, un escalier étroit, pratiqué dans l'épaisseur des murs, permet d'atteindre la partie la plus élevée. De là on jouit d'une vue admirable sur le désert et sur la mer, dont la couleur bleue-turquoise est si belle qu'il est difficile de rencontrer sa pareille.

De temps en temps, on entend monter de la vaste plaine solitaire, mêlée à la puissante voix de la mer, la cantilène primitive et mélancolique d'un Bédouin qui appelle la sultane de son rêve. S'il fait beau on peut distinguer au loin vers le nord-est le phare d'Alexandrie et la ville elle-même.

Le temple a deux autres entrées plus petites se faisant vis-

(1) Il ne s'ensuit pas que Pacho ait eu raison d'affirmer « que les Egyptiens n'avaient ni élevé des monuments, ni fondé aucune ville dans la Marmarique avant d'être soumis aux Grecs, et que dans les temps antérieurs ces pays ne devaient être habités que par des hordes errantes et peut-être aussi par des Berbères et des Libyens ». A Gharbanïat, ainsi qu'à Abou Girge, il existe des vestiges considérables de l'époque de Ramsès II.

à-vis dans les parois nord et sud. La porte du sud donne sur un petit plateau qui descend doucement vers la ville dont on rencontre tout près les premières maisons. La porte du nord s'ouvre presque à pic sur le flanc de la colline; elle communiquait avec une rue qui descendait en pente rapide vers la plaine et la mer.

Les parois nord et sud sont conservées dans toute leur longueur et en plusieurs endroits dans toute leur hauteur (environ 9 m.). Leur épaisseur est de 4 m. en bas et de 2 m. en haut. Tandis que la paroi sud repose directement sur le rocher, la paroi nord est appuyée sur une plate-forme construite avec d'énormes blocs. Cette plate-forme était nécessaire pour obtenir une surface horizontale. Le mur ouest est presque en ruines et en général tous les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne présentent pas une surface droite et uniforme. Ils sont divisés en surfaces qui alternativement font saillie l'une sur l'autre. La saillie est de 0 m. 25 à 0 m. 30. Les parties qui avancent sont plus larges (9 m.) que celles qui sont en arrière (7 m.). Sur les faces extérieures des pylônes on observe quatre rainures destinées à recevoir les mâts des bannières lorsqu'on célébrait quelque fête solennelle.

A un moment donné le temple a été transformé en forteresse. Ceci est prouvé par les nombreux tronçons de colonnes doriques cannelées qui constituent actuellement les rayons supérieurs de la partie nord-ouest du mur d'enceinte. Çà et là on voit également de nombreux blocs travaillés (triglyphes et métopes) ayant appartenu à la frise d'une grande bâtisse. Cette transformation en forteresse explique la disparition totale des édifices qui existaient à l'intérieur de l'enceinte.

A l'est du temple s'étend une vaste esplanade actuellement occupée par les casernes des gardes-côtes. Au sud de ces casernes nous avons mis à découvert les ruines d'une maison, dont les chambres ont le sol décoré de mosaïques à dessins géométriques.

Tout près de l'angle sud-est du temple on peut visiter les ruines de plusieurs maisons privées, bâties en partie avec des blocs calcaires bien taillés, en partie avec des briques crues (fig. 33). Les parois étaient revêtues d'un enduit de stuc peint. La porte d'entrée d'une de ces maisons s'ouvre sur une terrasse formée de gros blocs. Au-dessous de cette terrasse est un autre palier, au centre duquel se dresse un large soubassement cubique. Ce soubassement est sur l'axe d'une chambre rectangulaire qui se trouve à l'étage inférieur. Cette chambre, en partie taillée dans le rocher, en partie construite, est certainement un lieu destiné au

culte. On y parvient en descendant du côté ouest à travers un amas de ruines appartenant à différentes époques, et parmi lesquelles on peut reconnaître une chambre aux parois recouvertes d'une couche très solide de ciment rouge; elle constituait une sorte de filtre pour les eaux pluviales, qui allaient ensuite se déverser dans une citerne inférieure.

Toute une série d'amphores à fond troué, disposées en plan incliné, était insérée dans les conduits qui faisaient communiquer la chambre supérieure avec la citerne.

L'entrée principale de la chambre oblongue, dans laquelle nous avons reconnu un lieu de culte, s'ouvre au sud; au fond de la chambre, sur la paroi nord, est une haute chapelle à section rectangulaire, flanquée de deux colonnes (fig. 34). Devant la chapelle est un escalier à trois degrés. Des niches plus petites sont taillées sur les parois latérales. Au bas de ces parois existent à droite et à gauche deux bancs peu élevés au-dessus du sol, mais assez larges, de façon à laisser au centre un étroit passage. Dans l'angle nord-est de ce petit temple s'ouvre une cellule carrée, taillée à l'intérieur des rochers, et dépourvue de toute fenêtre. Au milieu du plafond est fixé un anneau pour y suspendre une lanterne. Sur les parois on ne voit que de petites niches. C'était sans doute l'habitation du prêtre du sanctuaire. Avant l'entrée de cette chambre s'ouvre la bouche d'un puits profond de 13 mètres, qui communique avec un canal souterrain aux parois solidement cimentées et se dirigeant du nord au sud. Ce canal est actuellement à sec. Il ne nous a été possible de l'explorer que sur une longueur de 800 mètres seulement, le passage étant obstrué par les matériaux descendus de deux autres puits.

Fig. 33.

A droite du sanctuaire on peut visiter plusieurs chambres, ainsi qu'un beau four en briques cuites, assez bien conservé.

Il est très probable que le petit temple était dédié au culte des oiseaux et des poissons dont nous avons découvert la nécropole une quinzaine de mètres plus bas sur la pente de la colline.

On descend dans ce cimetière d'animaux sacrés, par un étroit escalier de vingt degrés. Il est formé d'une chambre centrale donnant accès à quatre autres chambrettes: dans une de celles-ci on voit un amas d'ossements ayant appartenu aux momies de différents oiseaux (faucons, ibis); dans une seconde sont toujours en place de nombreuses momies de ces mêmes oiseaux enveloppées dans des bandes de toile; dans une troisième il y a un énorme dépôt de poissons, enveloppés dans de la toile, mais, comme presque tout le reste, carbonisés.

Une fois dehors, on suit pendant quelques mètres un tronçon d'une belle rue pavée de blocs en basalte, et on parvient à l'entrée d'un groupe de curieux souterrains. Le premier est formé d'une chambre rectangulaire, sur la paroi occidentale de laquelle est taillée une cavité oblongue, plus basse d'un demi-mètre que le sol de la chambre et ayant la voûte cintrée.

Fig. 34.

Un tuyau dont l'origine n'a pu être découverte, introduisait dans le bassin un liquide (eau ou vin) qui sortait par un autre tuyau aménagé dans la paroi opposée s'avançant toujours dans le sous-sol. Il n'a pas été possible de voir où il allait se déverser.

Au centre de la paroi nord de la chambre rectangulaire est taillée une niche semi-circulaire; une petite fenêtre ouverte dans la paroi orientale laisse voir une seconde chambre rectangulaire. Celle-ci communique avec l'extérieur par un puits carré qui s'ouvre au milieu du plafond dont la voûte a la forme d'un arc surbaissé.

Une large ouverture pratiquée dans la paroi sud de la première chambre est actuellement obstruée par un amas de gros blocs. De cette chambre on pénètre par un passage étroit et voûté, ouvert tout près de l'angle ouest, dans un souterrain à section circulaire ayant la voûte en coupole. Ce souterrain est relié à un autre qui lui est adjacent, et qui est tout à fait identique soit par la forme soit par les proportions; mais, tandis que ce dernier a la voûte parfaitement fermée, l'autre communique avec l'extérieur par une étroite ouverture circulaire qui descend verticalement du dehors sur le centre de la voûte.

Dans la *tholos a*, au-dessous de la coupole, s'ouvrent tout autour des niches quadrangulaires profondes d'environ un demi-mètre et un peu plus hautes. En correspondance avec ces niches et appuyée au sol, il y a une marche basse et large; devant celle-ci sont creusées de petites cuvettes. La voûte était remplie d'inscriptions et de dessins (*graffiti*), dus à d'anciens visiteurs, mais on n'a pu en tirer aucune indication sur le but et le caractère du souterrain. Le souterrain *b* présente à peu près le même état de choses que le souterrain *a*.

Le prof. H. Thiersch y reconnaît sans hésiter une tombe. Les niches auraient renfermé des urnes cinéraires, analogues à celles dont le Musée possède une si riche collection et dont une partie a été découverte (entre Chatby et Ibrahimieh) dans une tombe à coupole. En dépit de certaines analogies indéniables avec l'hypogée des mercenaires décrit par Néroutsos, la conclusion de Thiersch nous laisse dans le doute.

En effet, quel rapport peut-on établir entre les cuvettes creusées dans le sol, et les niches? Celles-ci sont sur un seul rayon dans les deux hypogées, tandis que dans la seule *tholos* d'Alexandrie elles étaient sur cinq rayons. D'autre part dans le terreau et les détritus qui remplissaient aux deux tiers le souterrain, nous n'avons rencontré aucun tesson qui ait pu appartenir à une urne cinéraire, ni aucune trace de cendres ou d'ossements humains. Les chambres qui sont annexées aux *tholoi*, ne semblent pas convenir non plus à une tombe. Etant donné l'absence de tout élément qui puisse nous éclairer d'une façon sûre et directe, et le manque de toute inscription explicative, il est difficile d'émettre une opinion bien ferme; mais, si je n'ose appeler l'ensemble de ce souterrain un *mithreum*, je suis tenté d'y voir un lieu de culte pour une divinité dont les rites imposaient des cérémonies pareilles à celle du culte de Mithra, comme bains, ablutions, libations, sacrifices d'animaux, etc.

Dans un de ces souterrains on a recueilli une massue en marbre ayant appartenu à une statue d'Hercule, mais elle y était évidemment tombée du dehors. La même chose a pu arriver au lion en calcaire, qui est toujours en place dans la seconde chambre rectangulaire. Si, en sortant des hypogées, on côtoie les fouilles au pied de la colline, on peut visiter les ruines de plusieurs maisons. Dans une de ces maisons on remarque les vestiges d'un joli portique, dont les doubles colonnes des angles ont la section en forme de cœur ou de feuille de lierre. Cette maison remonte assez probablement à l'âge hellénistique.

Dirigeons-nous vers la colline, qui est surmontée d'une belle tour (fig. 35). Cette tour mesure actuellement en hauteur 17 m. Sa

base est formée d'une haute plateforme quadrangulaire, mesurant 11 m. de chaque côté. Sur cette base se dresse un second étage octogonal; quatre des parois font alternativement une saillie considérable sur les quatre autres. Du côté nord, vers la mer, on observe les restes d'un escalier. Sur le second étage s'en élève un autre de forme cylindrique.

Au premier abord on incline à penser que cette construction était un monument funéraire, d'autant plus qu'elle est placée au milieu de la nécropole, et se trouve sur l'axe d'une vaste tombe souterraine; toutefois Hermann Thiersch doit avoir raison en y reconnaissant le Phare destiné à protéger la navigation le long de la côte entre Plinthine et Taposiris et en voyant dans ce monument, *mutatis mutandis*, une copie de son frère aîné, le grand et célèbre Phare d'Alexandrie.

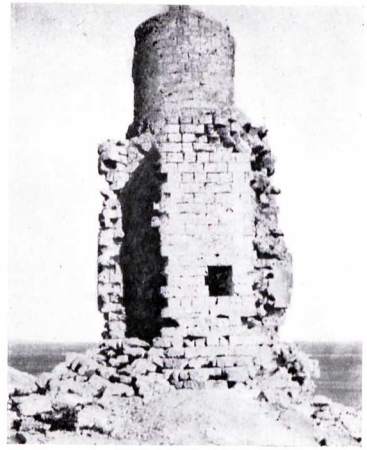

Fig. 35.

Toute la colline environnante est remplie de tombes. Quelques-unes ont la forme de fosses dans lesquelles étaient déposés des cadavres revêtus d'un enduit de plâtre, ayant la face couverte d'un masque en plâtre doré; d'autres fosses ont la forme d'un puits, d'autres enfin celle d'une chambre. Ces dernières sont généralement formées d'un long corridor d'accès à plan incliné ou pourvu d'un escalier et d'une chambre dont les parois sont occupées par plusieurs rayons de *loculi*. Dans une de ces tombes on peut voir qu'à côté des hommes on avait enseveli quelquefois des chevaux.

Du sommet du temple, en regardant vers le sud, on distingue très clairement une digue longue de plus d'un kilomètre, qui se dirige parallèlement à la ligne des collines, de l'orient à l'occident. Cette digue aboutit vers l'ouest au delà d'un beau pont dont la construction remonte sans aucun doute à l'âge romain. Il semble évident que le lac se prolongeait jusqu'à Taposiris, et que la digue renfermait les eaux dans une espèce de port. De la sorte Taposiris commandait deux ports: l'un intérieur pour le

commerce avec les pays baignés par le lac Maréotis, l'autre sur la mer pour le commerce extérieur.

Tout près du pont ci dessus mentionné, on observe une rue large et solide, bien pavée, qui monte par une pente légère en ligne droite vers le temple, et, passant à 50 mètres à l'ouest de celui-ci, descend par la pente opposée. En bas de la plaine, sur la plage, les vestiges de cette rue disparaissent, mais les Bédouins de la contrée affirment qu'elle continue jusqu'au bord de la mer. Probablement cette rue avait pour but de rendre faciles et rapides les communications entre le port sur la mer et le port sur le lac.

Toutes les collines environnantes sont riches en carrières, souvent très pittoresques. Ces carrières ont servi à extraire le calcaire nécessaire à la construction de la belle ville provinciale de l'Egypte gréco-romaine. Également nombreuses sont les grottes soit naturelles soit artificielles.

Les ruines qui se trouvent à une demi-heure au nord d'Abousir, tout près de la plage, appartiennent à l'ancienne Plinthine, la petite ville maritime qui donnait son nom au golfe tout entier.

BIBLIOGRAPHIE. — Pacho, (1819), *Voyage dans la Marmarique*, p. 7 et suiv.; Scholz (1820-21), *Reise in die Gegend zwischen Alexandria und Paraetonium*, p. 48 suiv.; Minutoli (von) H., *Reise zum Tempel des Juppiter Ammon*, p. 14 et suiv.; Mahmoud el-Falaki, o. c., p. 97-98; Robecchi-Brichetti, *All'Oasi di Giove Ammone* (1890), p. 34 et suiv.; Thiersch H., *Pharos* etc., *Anhang*, p. 202-211.

Sanctuaires d'Abou Mina (fig. 36). — De la gare de Bâhig, point de départ, il faut deux bonnes heures pour rejoindre Karm Abou Mina, sur un cheval médiocre ou sur un bon baudet.

Saint Ménas était un soldat romain, originaire d'Egypte (de Nikiou ?) servant en Phrygie dans une des *sociae cohortes* appelées *Numeri Rutalici*. Il avait été élevé dans la religion chrétienne. Au moment de la persécution décrétée par Dioclétien contre les chrétiens, au lieu de se cacher, il proclama publiquement sa foi. Ses chefs n'épargnèrent ni prières ni menaces pour le ramener au paganisme, mais Ménas refusa toujours d'obéir au décret impérial. Il fut mis à la torture d'abord, puis décapité (296). Il avait manifesté le désir d'être enseveli en Egypte. Ses coreligionnaires recueillirent les restes de son cadavre qu'on avait brûlé et, lorsqu'une partie de l'armée de Phrygie fut transférée en Cyrénaïque, ils prirent avec eux les cendres du martyr. Au bord du lac Mariout, dit la légende, le chameau qui les transportait s'arrêta, s'agenouilla et ne voulut plus marcher.

On vit dans l'immobilité de l'animal un signe de la volonté

du Saint et on l'enterra dans ce lieu même, auprès d'une source d'eau douce. Bientôt la renommée se répandit que cette eau était devenue miraculeuse et les pélerins accoururent même de très loin pour demander à saint Ménas la guérison de leurs maladies. On ne tarda pas à bâtir une église au-dessus de la tombe. Cette église devint, après quelque temps, insuffisante et l'empereur Arcadius (395-408) projeta et fit construire une grande basilique qui fut ajoutée en prolongement à l'est de l'église ancienne. Le V^me^ et le VI^me^ siècle marquent la période de la plus grande prospérité de ce sanctuaire. Le culte du saint ne se

Fig. 36.

répandit pas seulement dans toute la région maréotique (voir au Musée les fresques d'Abou Girgé et le bas-relief provenant de Dékhéla) mais aussi dans toute l'Egypte, dans l'Afrique du Nord, en Asie Mineure (Smyrne), en Gaule, en Dalmatie et à Rome.

Une église de St. Ménas s'élevait à Rome sur la voie d'Ostie, entre la porte et la basilique de St. Paul. Elle avait été fondée par une corporation alexandrine sous le pape Pélage II en 589.

Pendant le VII^me^ et le VIII^me^ siècle, le sanctuaire maréotique, mine inépuisable de marbres et de pierres de prix, eut à subir des dégâts et des spoliations. Une spoliation méthodique eut lieu vers la moitié du IX^me^ siècle. Peu après, le Gouverneur musulman se fit délivrer le trésor du temple. A partir de cette date on peut dire que la basilique de St. Ménas

avait vécu. Son souvenir était resté dans le nom d'Abou Mina ou Bou Mna, par lequel les Bédouins désignaient ses ruines, qu'un savant allemand, Monsignor Kaufmann, identifia en 1905.

Les fouilles systématiques qu'il put y entreprendre et poursuivre sur une vaste échelle ont donné des résultats très importants. En effet, on a remis à jour la basilique d'Arcadius et ses annexes : la tombe du saint, de nombreux *coenobia*, ainsi que des basiliques secondaires. Tous ces édifices sont extrêmement ruinés, mais leur plan grandiose se présente en entier devant nos yeux, et nous donne une idée exacte de leurs proportions monumentales. D'ailleurs, malgré le vol, la destruction et la spoliation, on a toujours, sur place, l'impression de la richesse de cet ensemble de sanctuaires qu'on a appelé à juste titre une « ville de marbre ».

Une demi-heure avant d'y arriver par la gare de Bâhig, on aperçoit à l'horizon, du haut du chemin qui descend doucement vers le sud, la ville d'Abou Mina qui s'étend au milieu des ondulations d'un terrain aujourd'hui désert.

On côtoie la basilique du cimetière et on parvient à la maisonnette appartenant au Service des Antiquités. On y descend et on y laisse les montures. En se dirigeant vers le sud, on arrive, en quelques minutes, à la grande basilique. On est tout de suite frappé par l'énorme quantité de marbres, plus ou moins fragmentaires, qui recouvrent le champ des fouilles. Là où le marbre n'avait pas été employé, c'étaient de gros blocs calcaires bien équarris. La basilique proprement dite mesure en longueur 60 m., en largeur 26 m. 50. La nef transversale a une longueur de 50 mètres. La longueur totale du groupe des édifices sacrés, comprenant la basilique, l'église plus ancienne au-dessus de la tombe du saint et le baptistère, atteint 120 mètres. La basilique était à trois nefs. La toiture était soutenue par 56 colonnes de marbre surmontées de beaux chapiteaux décorés de feuilles d'acanthe. Les bases en marbre de ces colonnes sont presque toutes en place ; ici et là on voit des chapiteaux plus ou moins cassés ; un bon nombre ont été transportés à Francfort, d'autres sont au Musée d'Alexandrie.

Les parois étaient revêtues de dalles en marbre. L'abside bâtie avec de gros blocs calcaires rectangulaires mesure 10 m. 70 en largeur et 6 mètres en profondeur. Au-dessous de l'abside sont trois chambres remplies d'ossements humains. Devant l'abside se dressent les *subsellia* et la *cathedra*. Celle-ci est placée au milieu de la paroi orientale d'une enceinte presque carrée, fermée par une grille. Au centre de cette enceinte qui renfermait aussi le presbytère et la *schola cantorum*, se dresse l'autel. Deux portes

aménagées du côté sud de la grille donnaient accès à l'enceinte : celle-ci d'autre part communiquait avec la nef principale par un long corridor ou passage central.

Sur la paroi méridionale de la basilique s'ouvrent quelques portes, qui donnent sur un très vaste atrium, dont le sol est parsemé de blocs de marbre : tronçons de colonnes, chapiteaux, grilles, etc. L'église préexistante avait rendu impossible un autre emplacement de l'atrium.

Tout près de l'angle nord-ouest de la nef septentrionale, là où la basilique d'Arcadius se joint à l'ancienne église, s'ouvre un escalier de marbre, qui descend vers un couloir ayant le plafond cintré. Les parois de ce corridor ainsi que le plafond étaient recouverts de stuc. Le plafond avait en outre une décoration sculptée en caissons. Le corridor qui mesure en hauteur 5 mètres, après quelques pas en pente douce vers le sud, tourne brusquement à angle droit vers l'ouest et pénètre dans une chambre souterraine très haute, taillée dans le roc. C'était la sépulture de saint Ménas. Sur la paroi sud devait être placé le grand bas-relief représentant le saint debout entre deux chameaux accroupis. Le bas-relief découvert à Dékhéla, exposé au Musée (Salle chrétienne), est probablement une copie, en proportions réduites, de l'original qui décorait cette crypte. A la crypte était annexée une petite chapelle dont la coupole avait un revêtement de belles mosaïques polychromes.

On remonte le crypto-portique, et on entre dans la nef latérale du côté nord de l'église primitive bâtie au-dessus de la tombe. Cette église était une petite basilique à trois nefs sans transept. L'axe de l'abside correspond parfaitement avec celui de la grande basilique d'Arcadius. Les dimensions de l'édifice sont de 38 mètres en longueur, 22 m. 50 en largeur. Vers le fond de la nef centrale on remarque une citerne d'où évidemment on puisait l'eau bénite dont les pélerins remplissaient les ampoules. A l'ouest de cette église sont les ruines du baptistère. C'est une salle à section quadrangulaire, ramenée à l'intérieur à la forme d'octogone au moyen de quatre niches ouvertes dans les angles.

Cette construction centrale était surmontée d'une coupole peu cintrée. La piscine circulaire, creusée au centre de la chambre, était entièrement revêtue de dalles de marbre polychrome. On y descendait par deux escaliers de quatre degrés, se faisant face.

En sortant du baptistère on monte sur une élévation qui en est proche. De là on jouit d'une belle vue d'ensemble sur le champ de ruines tout entier et sur le paysage environnant.

Au nord du sanctuaire, en communication directe avec lui,

s'étendent de très vastes *coenobia*. On en a mis à jour une partie seulement, assez pour donner une idée assez complète de la façon de vivre des moines, de la distribution des cellules, des salles de réunion pour les repas en commun, etc. Quelques portes donnent accès de la basilique aux *coenobia* : sortant par celle qui se trouve entre le baptistère et l'église du tombeau on peut visiter plusieurs des cellules, la salle identifiée par Kaufmann avec le *tablinum* et plus loin plusieurs chambres destinées à donner l'hospitalité aux étrangers (xenodochia). Plus loin encore on peut observer, en assez bon état, une cuve pour le pressage des raisins.

A une distance d'environ 80 mètres des *coenobia*, existe une citerne profonde de 14 mètres ayant la forme d'un puits circulaire dont le diamètre mesure 5 m. 20. Cet énorme puits est totalement bâti avec de superbes blocs calcaires bien équarris. A côté de cette citerne on voit un ensemble de cellules et de piscines, dont quelques-unes sont solidement cimentées. Au-dessous de ces thermes on observe des couloirs et des hypocaustes. Tout à fait adjacente à ces thermes est une petite basilique à deux absides qui se font face.

De là on se dirige vers la maisonnette du Service. Au nord de celle-ci s'étend un vaste cimetière (VII^me^-IX^me^ siècle), au milieu duquel se dressent les ruines d'une autre grande basilique à trois nefs soutenues par des piliers, avec l'abside insérée dans l'épaisseur d'un mur qui est rectiligne à l'extérieur. (Pour les ampoules de St. Ménas, v. plus loin).

BIBLIOGRAPHIE. – Les fouilles des sanctuaires de St. Ménas ont été décrites par Monseigneur Kaufmann dans plusieurs rapports richement illustrés, et ensuite dans une publication d'ensemble de grand format. Les visiteurs qui ne sont pas des archéologues peuvent se borner au petit volume ayant pour titre: « Der Menastempel und die Heiligtümer von Karm Abu Mina in der ägyptischen Mariutwüste. Ein Führer durch die Ausgrabungen der Frankfurter Expedition, von C. M. Kaufmann ».

ABOUKIR (CANOPE) - ROSETTE.

Aboukir. — L'excursion d'Aboukir ne demande guère qu'une demi-journée. On part de la gare du chemin de fer de l'Etat ; il y a neuf trains pour aller et neuf trains pour revenir dans la journée. On descend à la gare d'Aboukir. On peut faire commodément à pied la promenade entre Aboukir et les ruines qui sont autour du fort Tewfik. Si on préfère ne pas marcher, on

trouve aisément des baudets. Après la visite des ruines, revenir à Aboukir le long de la plage. S'il fait beau, la promenade est délicieuse.

Le petit voyage de Sidi Gaber à Aboukir est des plus agréables. On traverse les jolis faubourgs parsemés de jardins, de Ramleh (Zahrieh, Sûk, Gabrial, Ramleh) ; ensuite, on pénètre dans le désert et on traverse des dunes sablonneuses, sur lesquelles des bosquets de dattiers forment comme de petites oasis. Près de Siouf, on a trouvé des inscriptions qui rappellent un temple dédié à Zeus Olympios. Mandara serait bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Taposiris parva. Après Taposiris, la tradition littéraire nous signale Ménouthis, Boukiris, Canope. Quelques archéologues sont inclinés à placer Ménouthis près de Montazah (château servant de résidence au Khédive, dans une position splendide sur le bord de la mer), Boukiris à Aboukir, et Canope quelques kilomètres plus à l'est. Je pense qu'on a tort de placer Canope plus à l'est d'Aboukir. Aucun monument, aucune ruine n'existe le long de la côte entre Borg el-Ramleh et Mahadieh et au-delà qui autorise à supposer ici l'existence d'une ville importante.

Les ruines de Canope et de Ménouthis forment aujourd'hui une série presque ininterrompue de petites élévations qui s'étendent tout autour du fort Tewfik et à partir d'un demi-kilomètre à l'ouest de ce fort jusqu'au village d'Aboukir et au-delà, quelques centaines de mètres plus à l'est, jusqu'à la colline Borg el-Ramleh. Ménouthis était un village séparé de Canope par un trajet de deux milles (Canope est à douze milles d'Alexandrie tandis que Ménouthis en est à quatorze) et doit être cherché à trois kilomètres environ du fort Tewfik, c'est-à-dire tout près d'Aboukir, autour de Borg el-Ramleh. D'ailleurs la ville et le village étaient si proches l'un de l'autre que ce dernier pouvait être considéré comme un faubourg de Canope ; et Ménouthis elle-même peut souvent avoir été comprise sous cette désignation. Canope était, avant la fondation d'Alexandrie, la capitale du nome Ménélaïte et peut-être le port le plus important du Delta.

La ville aurait reçu son nom, selon la légende, du pilote de Ménélas qui aurait été enterré en cet endroit pendant le voyage du retour de Troie. Il est possible que le nom lui ait été donné par le dieu Canope, un dieu à tête humaine ou animale sur un corps en forme de vase, une des formes d'ailleurs du dieu Osiris, dont le culte fut si répandu et si persistant à Canope.

Après la fondation d'Alexandrie, Canope perdit de son importance, mais demeura un centre religieux et commercial considé-